

Éric Sarner

Sugar

Un certain jour de mon adolescence,
j'ai su que je pouvais faire mal.
C'était un soir, à l'Étoile noire,
un club de boxe qu'animait
un ancien adversaire de Marcel Cerdan,
un Africain du nom d'Assane Diouf.
Une salle en rez-de-chaussée dans une petit cour en arrière d'un immeuble
bourgeois
du IX^e arrondissement de Paris.
Rue des Martyrs.
Cela sentait la sueur, le vieux cuir et l'onguent.
Je m'y étais inscrit,
à l'envers de toute ma jeune histoire
pour défier ce malingre enfant en moi.
Je me rappelle l'une des toutes premières fois
où je mis les gants.
L'autre s'appelait Maouche, un grand gosse d'Algérien.
Maouche était bien plus puissant, plus ramassé que moi. Mais, j'avais
l'avantage de l'allonge.
Au point que devant ce corps si mince,
Diouf s'était tout de suite exclamé « Al Brown ! »
pensant au champion poids coq panaméen
des années 30 et 40 qui avait fasciné le monde entier,
le Tout-Paris et Jean Cocteau.
J'étais le « Al Brown blanc » dans la salle de Diouf, sénégalais, hilare et attendri.
Je n'avais pas encore frappé.
Chacun venait de se chauffer à la corde et au sac.
En enjambant les cordes, la tête vide,
je dûs me dire que je ne tiendrais pas.
Maouche, sa bouche serrée sur le protège-dents, allait m'écrabouiller.
Lui aussi, pourtant, devait avoir le trac, mais il savait ne
rien en montrer.
Les pieds bien posés à terre, appuyés,
je ne sais plus comment je parvins à trouver la force mentale de masquer
ma peur.
Au gong, il n'y a plus d'enfants, mais deux mouvements, deux corps qui
vont s'atteindre.

Se voulant le pire.

Sous le regard de Diouf et des autres, Maouche et moi engagés pour deux fois trois minutes, moitié chiens fous, moitiés frileux.

Au premier round, l'oppression dans la poitrine et nos halètements qui s'enchevêtrent.

La disparition soudaine, définitive on dirait, de ce qui n'est pas l'adversaire : plus rien n'existe de la salle, de ses bruits, odeurs, couleurs. Plus personne en dehors de l'autre, sa menace. Tout soudain est balancé dans une précipitation inouïe, matérialisée intimement pour chacun par ses propres battements de cœur et une sécheresse inconnue dans la bouche.

Au gong, quelqu'un aspergea mon visage de gouttes violentes et glacées.

Dans ma hâte d'en finir, je crois que je ne sus pas me reposer.

Le signal du deuxième round retentit.

Je me jette dans l'espace,

tout le corps dehors et tout en garde.

Pourquoi Maouche paraît-il moins sûr de lui ?

Avec mon gauche, je continue à le tenir à distance, lui essayant d'entrer par dessous, moi plaçant ce que je peux, chaque fois qu'il se découvre : quelques crochets et des swings

– j'aime ce mouvement large du bras qui se relâche un peu et remonte soudain comme pour lancer –.

Et puis, je vois le sang.

J'ai vu le sang et j'ai pris peur.

J'ai rentré ma peur le plus loin possible, si vite.

J'ai voulu la cacher.

Une étrange fierté a déboulé dans l'action, dans l'engagement, dans les petits coups de joie qui me venaient.

Dansant maintenant, je cognais le bout de mes gants l'un contre l'autre.

On m'a fait signe d'arrêter.

J'ai laissé aller.

J'ai regardé l'autre, son nez ensanglanté.

Dans l'immense miroir, j'ai entrevu mon dos lui aussi rayé de sang.

Peur. Sang. Quel sang ?

Cette peur avait la couleur du sang. La façon qu'il a de coller à la peau, comme pour rester au plus près du corps.

Peurs. On aurait dit que plusieurs peurs s'étaient fondues ensemble.

Ce sang sur les gants peut-être était-ce le mien ? Mais alors je n'avais rien senti, aucune blessure.

Non, c'était celui de Maouche plutôt, son nez qui avait pissé. Avais-je pu vouloir le cogner à ce point ?

Jusqu'à lui faire péter les vaisseaux sanguins ?
À coup sûr, c'était mon poing qui avait agi.
Et lui, Maouche, n'avait pas su bloquer le coup.
Était-ce possible ?
Douchés, rhabillés, nous avons bu un verre, Maouche et moi, au zing du bistrot qui faisait face à l'Étoile noire.
Nous étions calmes et sûrs d'exister,
même si c'était pour de confuses raisons.
J'ai cru comprendre depuis le pourquoi de cette douceur
si fréquente chez les boxeurs hors du ring.
Sans doute est-ce le revers
de la cruauté scientifiquement exercée à longueur de rounds.
Le pugiliste est double : lisse comme un enfant endormi et terrible, fatal,
égoïste tueur dans l'absolu danger.
Sur le ring, il fréquente la mort comme l'arbre dans l'orage.
Et donc, redescendu de là-haut,
de l'espace du combat où il a travaillé sous la foudre,
le boxeur sourit.

*

Trente ans ont passé.
Sans boxe. Juste quelques souvenirs.
Et des visages. Et aussi dernièrement cette drôle de chose,
« l'examen tomodensitométrie des sinus a révélé une déviation de la cloison nasale vers la droite et une hypertrophie inflammatoire du cornet inférieur droit ».
« Vous avez fait de la boxe ? » a demandé le Docteur N.
« Si j'ai fait de la boxe ? Ma foi, oui !
Peu de temps, il y a longtemps. »
« Un mauvais coup. Amoché, votre cartilage... »
« Mais... ? Alors ça ! »
« Oui. Je peux vous opérer... »
« Je vais gagner quoi ? »
« Vous allez revivre, respirer normalement. »

Les vraies raisons surgissent rarement au premier coup.
Ou au contraire, et nous n'y voyons que du feu.
Faire avec ces approximations.
Savoir que les choses tiennent par cette matière indécise
qui prend la couleur de ce qu'elle réunit : la mémoire.
Oui, la mémoire est fluide, comme la sueur.
Ou l'urine. Les larmes.

Lorsque j'ai repensé à la boxe, j'ai racheté des magazines,
reconnu des photographies, retrouvé des images
et même une courte lettre de mon père, l'une des rares.
Il m'y parlait du courage de Charles Humez
devant l'Allemand Bubi Scholz, en avril 1958 à Paris.
Mais, Humez avait beau être courageux,
le boxeur mythique de l'époque était un petit-fils d'esclaves
au nom de danseur, de danseur de claquettes.

Il faudrait pouvoir attraper ensemble tous les mots d'amour
prononcés d'un bout à l'autre du monde.
Il faudrait laisser courir à jamais l'écho
de cette parole d'Arthur Cravan :
dans mes gants de boxe, des boucles de femme.
Il faudrait danser comme dansait Robinson.
Boxe et jazz : musiques de sauvages, bagarres de barbares, zébrures rouge
ardent.
Il suffit de se laisser aller dans le rythme tout sauf fou du combat.
Les grands boxeurs ont la rage méthodique.
Ou plutôt, il ne s'agit pas de rage. La foudre superbe.
Jamais perdus dans les détails. Les gardant successivement
à portée d'attention, les regardant venir l'un derrière l'autre,
en une mathématique mi-humaine, mi-divine, qui sait ?
Les Grecs croyaient en un dieu du Moment Opportun.
Longtemps avant de mourir, en 1989, d'un poison appelé
Alzheimer, Walker Smith avait rempli des salles entières
de spectateurs, venus le voir danser,
ou plus exactement boxer,
sous le nom à peine plus rare mais sans doute plus musical de Sugar Ray.
Sugar Ray Robinson.